

LE JUBILÉ D'ARGENT DE LA MISSION DU GRAND-ST-BERNARD AU THIBET

Pour diverses raisons, dont la principale est le manque de personnel disponible en Europe, la Mission du Grand-Saint-Bernard au Thibet n'a pas été à même de prendre part à l'Exposition missionnaire suisse « Messis », qui débutera à Fribourg, le 8 mai prochain, et se transportera ensuite dans différentes cités du pays.

Cependant afin que cette absence ne soit pas totale, les visiteurs et amis de notre œuvre missionnaire trouveront à cette exposition, au stand de la littérature, nos publications livres, revues, images et tableaux du P. Tornay, ainsi que tout renseignement désiré.

•

A l'occasion de ce Jubilé d'argent de notre mission, et pour les dix ans de notre revue *Grand-Saint-Bernard-Thibet*, nous voudrions rappeler à grands traits les principales étapes de notre activité missionnaire dans les Marches Thibétaines. Cet aide-mémoire sera utile à ceux qui ont suivi notre Revue dès ses débuts et, plus encore, à ceux qui ne la lisent que depuis peu.

Surtout, nous voudrions saisir cette occasion pour remercier tous ceux qui, de près et de loin, ont contribué à la création et au développement de notre chère Mission.

Notre reconnaissance va en tout premier lieu à Dieu et au Saint-Siège, qui nous ont fait la grâce et le grand honneur de nous appeler à l'apostolat et à l'évangélisation des infidèles ; notre reconnaissance s'adresse ensuite aux Missions Etrangères de Paris, qui nous ont invités à collaborer avec elles au défrichement de cette Terre mystique du Thibet, qu'elles arrosaient depuis près d'un siècle de la sueur et du sang de leurs intrépides missionnaires, et qui nous ont toujours entourés de leur bienveillance et de leur généreux appui.

Notre reconnaissance s'étend enfin à tous ceux qui, par leur concours, leurs prières et leurs aumônes, nous ont soutenus moralement et matériellement, au cours de ces vingt-cinq années de labeur apostolique. Dieu les en récompense, Lui qui a promis de rétribuer éternellement jusqu'à un verre d'eau donné en son nom ! Mais, daignez agréer ici, chers bienfaiteurs, notre vibrant et sincère merci et la promesse de nos fidèles prières à toutes vos intentions !



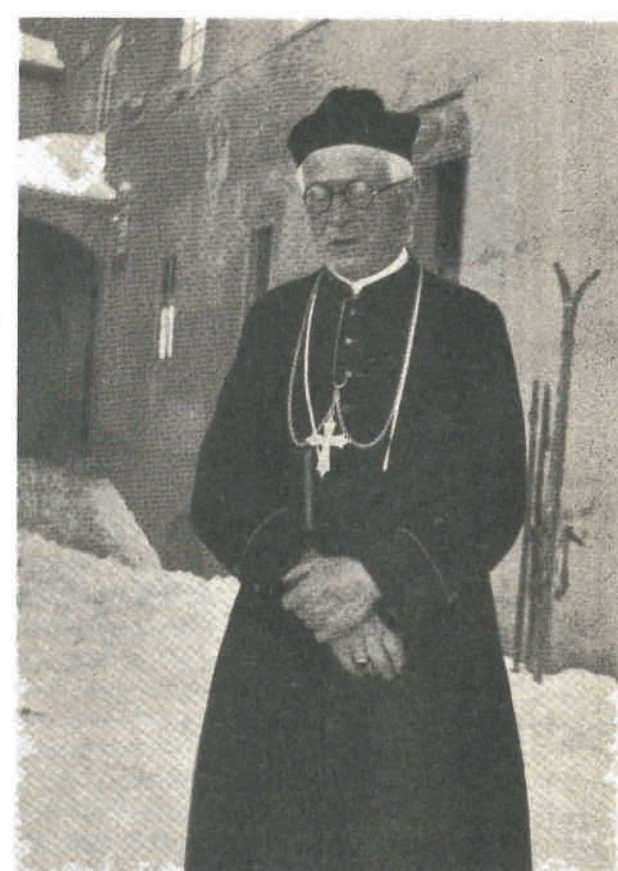
*Sa Sainteté Pie XI
le Pape alpiniste*

L'origine de notre Mission

Une œuvre, avant d'être traduite en action, naît d'abord dans le cœur de celui qui la conçoit. Or, il est remarquable que l'idée de notre Mission a été conçue par trois vénérables vieillards, plus que septuagénaires : Pie XI, qu'on a nommé le Pape des Missions ; Mgr de Guébriant, Supérieur général des Missions Etrangères de Paris, et Mgr Bourgeois, Prévôt du Grand-Saint-Bernard !

Le Pape alpiniste, qui avait naguère proclamé saint Bernard de Menton Patron céleste des alpinistes et de tous ceux qui vivent dans les régions montagneuses, nourrissait une prédilection toute paternelle envers les fils de saint Bernard, dont il avait été l'hôte à plus d'une reprise.

Or, il arriva que le Supérieur général des Missions Etrangères de Paris, de retour de sa mission de Visiteur apostolique en Chine, fut reçu en audience par Sa Sainteté à laquelle il fit part de la grave pénurie de missionnaires, spécialement dans les vastes régions montagneuses des Marches Thibétaines. Le Thibet, malgré tous les efforts, était



*S. R. Mgr Bourgeois
lors d'une de ses visites hivernales,
à ski, à l'Hospice, peu d'années
avant sa mort*

resté pratiquement impénétrable. Que faire ? Sa Sainteté qui, dans ses magistrales encycliques, avait indiqué la charité comme le plus efficace moyen de se concilier le cœur des peuples infidèles, lui conseilla sur-le-champ de faire appel aux Chanoines du Grand-Saint-Bernard. Leur activité charitable aurait sur ces populations farouchement cantonnées dans leurs traditions millénaires le même effet qu'elle eut jadis, en Europe, sur les peuples du moyen âge. De l'admiration, de la reconnaissance et de la sympathie naîtraient d'un commerce continu entre les messagers de la charité du Christ et les adorateurs d'idoles mortes, qui ne peuvent rien pour le soulagement de ceux qui mettent en elles leurs espoirs. Sa Sainteté ajoutait que les Chanoines du Grand-Saint-Bernard, tant par leurs origines montagnardes que par leur entraînement, étaient tout désignés pour l'évangélisation des gens des hauts plateaux et des montagnes du Thibet, cette région qu'on a nommée le « Toit du monde ».

Un échange de lettres et de visites s'ensuivit, entre Mgr de Guébriant et Mgr Bourgeois qui, malgré ses 75 ans, manifesta en cette

circonstance un enthousiasme juvénile, si bien que le Chapitre accepta d'envoyer sans tarder une mission de reconnaissance. Monseigneur le Prévôt se mit à étudier la carte de la région des Marches Thibétaines, les us et coutumes des populations chinoises et indigènes et il aimait à faire part à l'un chacun de ses découvertes en sorte qu'on aurait pu croire qu'il y avait passé le plus clair de ses jeunes années !...

Les explorateurs de la Terre promise

Une fondation de ce genre requérait la plus grande attention et la prudence la plus avisée. Il s'agissait, en effet, de se rendre compte de l'opportunité et des possibilités d'établissement d'un Hospice, à l'instar de celui du Grand-Saint-Bernard, sur l'un des cols frontière par où s'écoule le flot des pèlerins et des marchands, entre la Chine et le Thibet. Grâce à cette population mouvante, il y aurait des chances d'établir des contacts jusqu'au cœur du Thibet interdit !

Les jeunes chanoines Melly et Coquoz furent désignés pour cette importante mission et s'en acquitèrent parfaitement.

Qui nous dira leur fierté et leur enthousiasme d'être les pionniers d'une œuvre qui continuerait, sous d'autres cieux, le but traditionnel de notre Ordre, tel que voulu par notre Fondateur, saint Bernard de Menthon : l'hospitalité en faveur des pèlerins et voyageurs nécessaires ou en danger de perdition dans la montagne aux mille périls : brouillard, vent, neige et avalanches !

Leur voyage dura de novembre 1930 à juillet 1931 et s'acheva par un rapport très favorable au Chapitre général, qui décida à l'unanimité de donner suite au projet d'établissement d'un Hospice sur l'un des cols qui séparent les vallées du Mékong et de la Salouen.

Les explorateurs avaient parcouru plus de 20 000 km., en train et en bateau, et au moins 2500 km., à pied et à cheval, par monts et par vaux, au milieu de périls de toutes sortes, dont celui des brigands infestant les contrées du Yunnan et du Kientchang n'avait pas été le moindre ! Mais, quelle somme d'expérience que ce premier voyage ! En réalité, ce furent huit mois de noviciat missionnaire, non point théorique uniquement, mais surtout pratique et cela, sous l'expertise direction de vieux broussards, tels que Mgr Baudry, en compagnie duquel ils voyagèrent de Marseille jusqu'en sa Mission du Kientchang ; le P. Nussbaum qui vint à leur rencontre et les prit en charge des mains mêmes de Mgr Baudry ; les PP. Goré, Génestier, André et Bonnemin, qui furent, chacun pour sa part et avec un entier dévouement, leurs hôtes et leurs ciceroni à travers les Marches Thibétaines.

Un fait remarquable mérite d'être signalé : c'est le premier passage du col du Sila, à ski. Nos explorateurs, en compagnie du P. Bonnemin, qui n'avait franchi ce col qu'une fois, l'été précédent, se lancèrent

courageusement à l'assaut de la montagne enneigée, malgré les pronostics les plus pessimistes. Les 4200 m. du Sila surmontés, ils faillirent périr de froid et d'épuisement dans le brouillard, au voisinage d'un second col qu'il faut franchir avant d'atteindre la vallée du Doyong, affluent de la Salouen, dans laquelle se trouve le poste de Bahang. Tout finit bien, cependant. Dans la Salouen et partout dans les Marches Thibétaines, le bruit se répandit que des moines alpinistes, dont l'exploit spectaculaire avait frappé les imaginations, viendraient bientôt s'établir à demeure sur ces montagnes, afin d'en faciliter le passage à chacun, aux pauvres comme aux riches, par amour désintéressé, au nom du Christ !

La chose était si extraordinaire qu'elle en parut suspecte, comme le montrèrent par la suite les difficultés quasi insurmontables que nos confrères rencontrèrent pour faire admettre aux autorités et aux populations indigènes l'idée d'un Hospice où l'on hébergerait gratuitement tout venant. On y voyait un piège secret : espionnage ou autre ruse pour s'emparer furtivement des trésors imaginaires qu'on disait exister dans les montagnes !... Mais, n'anticipons pas !...

La main à l'œuvre

Le Chapitre général, en acceptant le principe de l'établissement d'un Hospice dans les Marches Thibétaines, avait émis le vœu que la chose fût poussée rapidement. C'est pourquoi les chanoines Melly et Coquoz, les préparatifs essentiels achevés, se mirent en route avec deux autres collaborateurs, le Frère Louis Duc et un laïc, M. Robert Chappelet.

Partis de Martigny, le 10 janvier 1933, avec la bénédiction de Mgr Bourgeois et les vœux de tous les confrères, nos pionniers arrivèrent à Weisi, leur pied-à-terre provisoire, le 1^{er} avril suivant.

Ils se mirent immédiatement à l'ouvrage. Tout d'abord, il fallait étudier le chinois, langue officielle et passe-partout ; puis, le soin des malades leur étant apparu comme le moyen idéal d'entrer en contact avec les populations indigènes, nos confrères ouvrirent des dispensaires dans les deux postes de Weisi et de Siao-Weisi dont ils reçurent bien vite la charge.

Cependant, ils ne perdaient pas de vue que le but primordial de leur venue dans les Marches Thibétaines était l'établissement d'un Hospice en montagne. Durant les deux premiers hivers, ils multiplièrent les expéditions vers le col du Latza pour se rendre compte des conditions d'enneigement, de danger d'avalanches, d'exposition aux vents, des possibilités de ravitaillement en eau potable du futur Hospice. Voici ce qu'en pense un jeune missionnaire, après sa première visite sur les lieux :

« L'Hospice est admirablement situé dans un repli du terrain qui

l'abrute du vent, à 10 minutes du col. Des rhododendrons atteignant 2 m. de haut l'encadrent d'un splendide décor de verdure. Leur bois servira de combustible. Un ruisseau chantonnant dégringole des rochers et se faufile à travers la broussaille pour former, à 50 m. de la construction, un petit étang...

« La maison a déjà fort belle allure. On ne peut rien reprocher aux missionnaires qui l'ont conçue et entreprise, sinon que leur ardente charité voyait trop grand. Construite sur 30 m. de long et 15 de large, elle repose sur des bases imposantes et solides. Les murs, en belles pierres de taille, ne mesurent pas moins de 1 m. 30 d'épaisseur. Le sous-sol, haut de 3 m., abritera largement les provisions de fourrage, de bois de chauffage, et même les caravanes de mulets. Le rez-de-chaussée est à moitié achevé. Il s'y trouvera la chapelle, le dispensaire, les chambres des domestiques et des voyageurs, la cuisine. On y ajoutera un étage pour les Pères et les Frères qui exerceront, sur la montagne, leur office de charité. » (P. Fournier : « Grand-Saint-Bernard-Thibet », oct. 1948.)

Magnifique résultat, bien qu'incomplet ! Il faudrait ajouter que la construction d'un solide refuge, à trois compartiments, a précédé celle de l'Hospice et que ce refuge, toujours debout, a d'ores et déjà rendu d'inappréciables services, non seulement aux ouvriers employés aux travaux de l'Hospice, mais à tous les voyageurs indistinctement. Là, les indigènes ont déjà goûté à cette charité hospitalière, dont saint François de Sales disait qu'elle est la plus méritoire !

Mais, nous objecte-t-on souvent, pourquoi n'avez-vous pas achevé la construction de l'Hospice ? Il est bon de se rappeler que les travaux, à 3800 m. ne peuvent s'exécuter que durant les quelques mois d'été et que, dans cette région, l'été est précisément la saison des grandes pluies. Ensuite, le manque de main-d'œuvre spécialisée, la nécessité de transporter à dos d'hommes les lourds matériaux de construction, tels que bois et chaux ; le manque presque total d'outils et de technique : tout cela explique les difficultés et donc les délais de construction d'un pareil édifice !...

Survint la guerre ! Le manque de ressources et l'isolement complet qui en résultèrent nous obligèrent à suspendre les travaux. Les bâtisseurs de cathédrales, au moyen âge, se trouvèrent souvent devant des circonstances analogues ; leurs chefs-d'œuvre n'en sont pas moins méritoires ni moins beaux !

Dès la fin de la guerre et l'arrivée de renforts, en personnel et en ressources, il fut question de reprendre les travaux interrompus, et le P. Coquoz, qu'on appelait déjà le Prieur de Latza, se rendit à la capitale provinciale pour se procurer des fournitures indispensables à la poursuite des travaux. Il s'en fallut de peu qu'il ne tombât, avec sa

marchandise, entre les mains de pillards, de pro-communistes, qui coupaient la circulation et semaient partout le désordre et la panique. La situation empira rapidement, au point qu'il fut impossible de songer à reprendre les travaux...

Remarquons que l'hospitalité, but primordial de notre Congrégation, ne fut pas l'unique ni même la principale activité déployée par nos missionnaires au Thibet. Il fallait bien trouver une occupation aux missionnaires durant les trois quarts de l'année, alors que les travaux sur la montagne ne pouvaient s'effectuer ! Et puis, l'hospitalité était conçue comme un moyen de contact, en vue de l'évangélisation des populations de ces régions.

De fait, nos confrères eurent à s'occuper de plusieurs postes missionnaires existants et ils contribuèrent à en créer ou à en développer plusieurs autres. Non seulement les Chinois et les Thibétains furent l'objet de leur zèle, mais encore les Lissou, pratiquement délaissés jusqu'alors, reçurent la lumière de la foi. Le P. Coquoz eut le principal mérite dans la mise au point d'un alphabet et d'un catéchisme lissou ; mais il ne faudrait pas oublier non plus le P. André, M. E. P., et M. Chappellet, qui apportèrent leur contribution linguistique à cet embryon de bibliothèque lissou.

Les Chanoines du Saint-Bernard furent chargés de la formation du clergé indigène. Un Probatorium, un Petit Séminaire reçurent successivement les candidats probables au sacerdoce. Ici, le mérite principal revient au P. Tornay qui, dès son ordination sacerdotale, en 1938, jusqu'à sa nomination de curé de Yerkalo en 1945, a eu dans ses mains plus de trente élèves, à qui il dut apprendre, comme le disait un chroniqueur, d'abord à se moucher et à se laver le bout du nez, ensuite les lettres de l'alphabet ! Vous dire que pour finir, ces garçons étaient capables de converser en latin ou de vous écrire en latin et en français, sans parler du chinois et du thibétain et des autres connaissances d'un « honnête homme », vous montrera l'étendue de l'effort fourni par le P. Tornay et ses collaborateurs !

Epreuves et difficultés

La vie d'un apôtre ne se conçoit pas sans de nombreuses difficultés. L'étude des langues et l'adaptation aux coutumes locales, au climat, à la nourriture, au tempérament des gens, constituent l'ordinaire de tout missionnaire. Les hors-d'œuvre ne font point défaut non plus. Ce sont généralement les maladies, les épidémies, les famines, les persécutions, les pillages et les guerres, les spoliations et les expulsions et même les meurtres !...

Notre petite Mission, en vingt-cinq ans d'existence, a connu et dégusté tous ces mets ! Tous nos missionnaires ont eu la malaria ;

trois ou quatre d'entre eux ont été à deux doigts de la mort, du fait de la fièvre typhoïde ; le P. Melly a dû revenir en Suisse pour cause de maladie, de même que le Frère Duc. Le P. Nanchen s'est noyé accidentellement dans le Mékong. Le P. Tornay, après avoir été spolié et chassé deux fois de son poste, fut enfin assassiné par les lamas sectaires. En 1936, nos missionnaires durent fuir devant les bandes communistes et, après le triomphe du régime rouge en Chine, ce furent la paralysie de toute activité apostolique, l'isolement moral, en attendant la résidence forcée et l'expulsion de janvier 1952 ! Les résidences de Weisi, de Siao-Weisi et de Kitch'a furent pillées à plusieurs reprises et les missionnaires dépouillés de leurs vêtements...

Expulsion et nouvel établissement

Malgré toutes ces difficultés et épreuves ou, sans doute, à cause d'elles, nous étions très attachés à notre Mission du Thibet et à nos chrétiens, au nombre de plus de 2000. Les païens eux-mêmes nous aimaient, nous estimaient, et nous les trouvions fort sympathiques par plus d'un côté.

Cependant, le jour vint où les communistes chinois, au nom de la liberté de religion et en témoignage de reconnaissance pour les bonnes relations que la Suisse daigne entretenir avec Mao-Tsé-Toung, nous « prirent sous leur protection », nous consignait dans nos appartements, pour que le « méchant peuple » ne puisse nous nuire, et, finalement, ne trouvant plus d'autres moyens d'assurer notre protection durent, à regret, n'en doutons pas ! nous expulser !...

C'est ainsi que notre groupe, réduit à six membres, arriva à la frontière chinoise et franchit « le pont de la liberté », en pénétrant dans le territoire britannique de Hong-Kong, le 13 mars 1952. Notre cœur était brisé et nous eussions préféré rester en captivité et souffrir avec nos chrétiens, dont plusieurs étaient en prison ou même avaient déjà été passés par les armes !...

Mais Dieu tire le bien du mal ! Après avoir tenté vainement d'obtenir un visa pour les Indes, où nos confrères de Saint-Maurice nous eussent accueillis dans leur Mission du Sikkim, nous tournâmes nos regards vers Formose, la Chine libre ! Aujourd'hui, nos missionnaires, installés à Ilan et à Sintcheng y œuvrent avec succès ; les conversions se comptent déjà par centaines et les catéchumènes se présentent plus nombreux encore, soit parmi les réfugiés soit parmi les indigènes. Daigne Dieu les y protéger, en attendant de nous ramener au pays de nos rêves : le Thibet !

A. Lovey, C. R.

Prévôt du Grand-Saint-Bernard.